

ARMOIRIES DE LA VILLE D'YPRES

VIII

YPRES. — UN SIÈGE CÉLÈBRE. — NOTRE-DAME DE TUIN. — LES DOUZE COCHONS DE SAINT-ANTOINE. — LA BOUCHERIE ET LE MUSÉE



LE triste tableau, par lequel nous venons d'achever notre précédent chapitre, peut se passer de commentaire. Il serait imprudent toutefois de conclure des chiffres sinistres par lesquels il se termine, que les habitants d'Ypres aient eu jadis un caractère difficile, farouche, indomptable. Tout au contraire, ils étaient d'un abord facile, bienveillants et de relations sûres. Les écrivains les plus autorisés ne nous laissent point de doute là-dessus. « Le peuple et les habitans d'Ypres sont bons, courtois et fort paisibles », nous dit Guicciardini, et Sanderus, qui les connaît bien, ajoute que « leur esprit est droit, porté vers les choses honnêtes et naturellement disposé à la vertu », mais, comme le fait très bien remarquer un écrivain du xvi^e siècle : « Toutes fois et quantes, que la pluye d'adversité est tombée sur Gand et Bruges, la ville de Hypres en a tousiours senty les gouttes, et lui a, souventes fois, convenu payer l'amende et le forfait de ce que les Gantois et Brugeois avoient commis. »

Ce fut en effet le sort de cette grande, industrielle et populeuse cité, d'être entraînée par ses deux rivales dans une foule d'entreprises, où elle n'avait que faire, et où, lambeaux par lambeaux, elle devait

laisser le plus clair de sa prospérité. Bien mieux, chaque fois que son honnête et paisible bourgeoisie voulut résister aux conseils de ses bouillantes voisines, on vit celles-ci ruiner les campagnes environnantes, couper les communications d'Ypres avec la mer, et venir donner l'assaut à ses murailles.

Le plus héroïque des sièges si nombreux que la valeureuse cité eut à supporter contre ses rivales flamingantes, est celui de 1383, le même qui donna lieu à cette procession commémorative du *Tuindag*, dont nous parlions à l'instant. Grâce aux chroniques du temps et aux comptes de la ville, on peut connaître, jour par jour, les détails de cette résistance superbe, dont le récit a été restitué récemment, avec beaucoup d'intelligence, de savoir et de goût, par deux jeunes érudits du pays¹. Cette fois, les Gantois n'étaient point seuls à l'investir. Ils avaient avec eux les Anglais commandés par un prélat guerrier, Henri Spencer, évêque de Norwich, qui, pour fanatiser ses gens, avait transformé cette guerre de clocher en une véritable croisade religieuse. « Armé de pied en cap, raconte un historien anglais², il conduisait ses troupes au combat, mettait les prisonniers en jugement, et, avant de les faire exécuter, leur administrait lui-même les secours de la religion. »

Sur les assurances que les Gantois lui avaient données, ce singulier et fougueux prélat comptait avoir bon marché d'Ypres et de ses bourgeois. La populeuse agglomération n'était point encore, à cette époque, cette ville « forte d'assiette », entourée de fortifications savantes, qui, au xvii^e siècle, passait pour inexpugnable. Elle avait de modestes remparts en terre, garnis d'une palissade, mais derrière ces faibles défenses se trouvaient des gens de cœur, résolus à bien faire. Il n'en fallut pas davantage pour arrêter l'évêque dans sa course et ralentir son ardeur. Les premiers assauts, en effet, demeurèrent sans résultat, et il fallut entamer un siège dans les règles. La place fut donc

1. Alf. Diegerick et Orwald de Kerchove, *Une Page de l'histoire d'Ypres*.

2. Le docteur John Lingard.



Hélogé Dujardin

Imp. Eudes.

YPRES
L'Église Saint-Martin.

investie « si étroitement, dit un contemporain ¹, qu'à peine un chien en eût pu sortir » ; des batteries furent élevées et les canons mis en place.

L'artillerie était encore, en ce temps, une grande nouveauté, surtout dans le siège des villes. L'esprit des contemporains était frappé, à la fois, de crainte et d'admiration, par ces appareils d'une forme insolite, et qui faisaient un si effroyable bruit.

Qui voudroit tout du long descrire
L'artillerie belle et notable,
Il faudroit une heure à le dire,
Et quasi il est incroyable,

ainsi s'exprime un poète du temps, Martial de Paris, et de suite, pour montrer qu'il n'exagère rien, il se met à énumérer les

Canons, veuglaires, couleuvrines,
Ribaudequins, grosses bombardes,
Coullards, crapaudins, serpentines,
Pour abatre tours, murs et gardes.

Ces multiples engins que les Flamands d'alors désignaient sous le nom de *donderbussen* (boîtes à tonnerre), pour extraordinaires qu'ils parussent, étaient toutefois singulièrement plus benins et moins dangereux que de nos jours. « Vray, s'écrie malignement un chroniqueur anonyme ² qui semble être resté dans la ville pendant toute la durée du siège, vray qu'une pierre cheut en l'eau, qui tua trois poissons et une geline (une poule) fut aussi tuée d'un coup de pierre, et non plus de bestes ni personnes. » Si les dégâts se bornèrent à cela, il faut avouer qu'ils furent de peu d'importance. Les artilleurs, du reste, manquaient de la principale qualité nécessaire, le sang-froid, et ils paraissent avoir été surtout préoccupés de leur sécurité personnelle. Chaque fois, en effet, que l'on se préparait à mettre feu à une pièce, une sonnette annonçait aux prudents canonniers le danger qu'ils

1. « Ut vix canis excurrere possit. » (Meyerus, *Annales*.)

2. Voir la *Chronique de Flandre*, éditée par Denys Sauvage.

allaient courir¹. Enfin, après « de très merveilleusement grants et redoubtés assauts² », Anglais et Gantois se virent obligés de lever le siège en toute hâte, et d'abandonner la place. L'armée française approchait, Ypres était délivrée.

Je l'ai dit plus haut, c'était un usage de ce temps de reporter les événements heureux aux saints patrons de la cité. Il n'est donc pas surprenant que le siège d'Ypres, tout comme les autres, ait eu sa vierge protectrice et son miracle. Le miracle, à vrai dire, ne fut point des plus extraordinaires, et il fallut la foi robuste de ce temps pour s'en contenter. Voici du reste en quoi il consista : Une jeune fille, surprise par les Anglais et préférant la mort à la perte de l'honneur, n'hésita point, pour échapper à ses ravisseurs, à se jeter dans un des fossés de la ville. Ce fossé était plein d'eau. Au lieu de disparaître, comme chacun s'y attendait, la jeune fille surnagea, se maintint à la surface de l'eau, et put ainsi, au grand étonnement des deux camps, gagner les remparts de la ville assiégée.

Bien que fort simple et très explicable, ce miracle anodin eut le mérite d'exalter le courage des assiégés, en leur faisant croire à la protection spéciale de la madone. En témoignage de reconnaissance, ils entourèrent sa statue d'une petite palissade (*tuin*), symbole des faibles fortifications qui défendaient alors leur ville, et de là vint ce nom poétique de *Notre-Dame de Tuin* qu'ils donnèrent à leur sainte patronne, et celui de *Tuindag* (jour de la palissade), que prit la procession dont nous avons parlé.

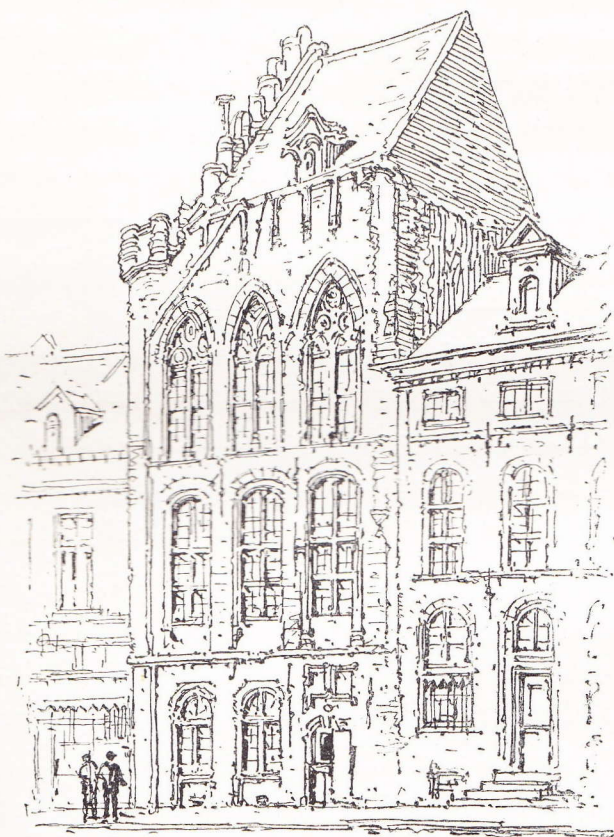
Si j'ai raconté ce siège en détail, ce n'est pas qu'il soit le seul par lequel Ypres se soit illustrée. Bien d'autres, avant et après celui-là, mériteraient d'être rapportés tout au long. En 1584, à l'époque des troubles religieux, la ville fut investie pendant huit mois entiers. Dans des temps plus rapprochés, de 1648 à 1678, en moins de trente années par conséquent, elle fut quatre fois assiégée ; les faits d'armes ne font

1. *Une Page de l'histoire d'Ypres.*

2. Froissart, *Chroniques.*

donc pas défaut à son histoire. Toutefois, ce qui donne au siège de 1383 une importance spéciale, c'est qu'il marque le commencement d'une décadence rapide, que rien ne devait plus arrêter.

Pour empêcher l'ennemi de s'y loger, Ypres avait été obligée de



YPRES : MAISON DITE DES TEMPLIERS

brûler elle-même ses faubourgs. Quand elle voulut les reconstruire, on l'en empêcha, afin de lui conserver son caractère de ville forte. Privée par cette suppression d'une grosse part de son revenu, il lui fallut encore s'endetter pour réparer les dommages occasionnés par le siège et par les incendies. La plupart de ses bourgeois, en outre, étaient ruinés, et la rupture violente qui eut lieu alors avec

l'Angleterre porta un coup funeste à son industrie. En privant Ypres des laines anglaises, on lui enlevait en effet une condition essentielle à sa vitalité.

C'est en vain que le Magistrat tenta de lutter contre ce malaise croissant. On fit venir des laines d'Espagne ; mais ces laines étaient de qualité inférieure. L'industrie, du reste, était frappée au cœur. Elle languit encore pendant un siècle et demi ; mais le nombre de métiers diminuait d'année en année. Ce fut une longue agonie, que rendait chaque jour plus pénible l'émigration des tisserands et des foulons allant retrouver, en Hollande et en Angleterre, la fabrication qui, après avoir enrichi leurs pères et fait la gloire de leur ville, avait finalement déserté leur patrie.

La misère, qui suivit cet anéantissement de l'industrie nationale, fut terrible. C'est alors que la peste commença à faire des apparitions périodiques ¹. Les ravages qu'elle produisit sont effroyables à lire. En 1490, les tables mortuaires constatèrent plus de quinze mille décès ; en 1552, la population fut réduite d'un tiers ; en 1583, elle fut de nouveau décimée, et nous savons quelle victime illustre frappa le fléau en 1638. « Ajoutez à ces désastres, s'écrie Sanderus ², tous les autres châtimens envoyés par la colère céleste : la disette, la famine, les tempêtes, les rébellions, et les guerres qui s'étendirent sur toute la Flandre. » Pendant près de trois siècles, la population fut si éprouvée, si dévastée par la fièvre, qu'on prit l'habitude, dans tout le pays flamand, de dire d'une personne pâle, livide, qu'elle venait « de voir la mort d'Ypres ».

Le Magistrat, cependant, toujours dévoué aux intérêts de la cité, avait fait tout son possible pour combattre la terrible contagion et pour assainir la ville. Ypres fut une des premières cités, en Europe, à avoir des rues pavées, et les conduits souterrains qui distribuaient l'eau dans tous les quartiers étaient si nombreux, qu'on disait commu-

1. Voir les excellents articles de M. Diegerick sur « la misère à Ypres ».

2. *Flandria illustrata*.

nément qu'elle était bâtie sur du plomb ¹. Dès le xiv^e siècle, sa voirie était soumise à une sage réglementation. Il était défendu de déposer des immondices devant les maisons, et il était interdit aux habitants de laisser, la nuit, vaguer leurs porcs dans les rues. Seuls les douze cochons de l'abbaye Saint-Antoine et les huit porcs de la « Fondation des veuves et vieillards » furent épargnés par cet ostracisme, mais à la condition expresse d'avoir, les premiers, une sonnette attachée à l'oreille, et les autres, une croix blanche sur le dos ². Ce privilège, toutefois, ne conférait pas à ces intéressants animaux l'impunité pour les crimes et délits qu'ils auraient pu commettre. La faute était suivie d'un châtement exemplaire, témoin cette étrange attestation, conservée aux archives du royaume, et qui nous apprend que le dixième jour de juin 1486 « a esté mis à exécution, par le bourreau d'Ypres, ung pourcheau en luy ostant la vie, — et ce à cause que ledict pourcheau avoit murdry et en partie mengié l'enfant de Mathieu Crop, demourant en la paroiche de Méterne ³ ».

Malgré cette juste sévérité à l'endroit des porcs coupables d'anthropophagie, malgré leur dévouement aux intérêts de la ville, malgré leur intelligence et leurs soins, les magistrats toutefois ne purent enrayer cette décroissance funeste, et rappeler l'industrie dans les murs de leur chère cité. Aujourd'hui, Ypres, ville secondaire, ne compte plus sur son sol d'autre production industrielle que la fabrication des dentelles, profession peu lucrative s'il en fut, et dans laquelle un travail acharné rapporte juste de quoi ne pas mourir de faim.

Rien n'est à la fois plus intéressant et plus mélancolique, que de voir, dans les ruelles écartées, ces pauvres filles pâles, chétives, malades et voûtées avant l'âge, assises au seuil de leurs maisons, penchées

1. Guicciardini, Sanderus, etc.

2. L'habitude de ces sonnettes est fort ancienne. On la trouve mentionnée, dans Strabon, comme une coutume répandue dans toute la Belgique.

3. Cette attestation, qui porte les signatures de Lyon Bonne et Omer Macz, « hommes sanderx des très redoubtés seigneurs le roy des Romains et Philippe son filz », est comprise dans la collection des cartulaires et manuscrits. (*Documents historiques.*)

sur leur coussin de travail, absorbées par leur ouvrage d'épureuil, faisant agir leurs doigts sans relâche avec une rapidité fébrile, et, du lever au coucher du soleil, tissant en silence ces délicates merveilles, qui passent pour les plus fines dentelles de toute la Belgique.

J'ai parcouru ces quartiers retirés, déserts, silencieux, j'ai suivi les remparts admirablement vallonnés et qui forment une ceinture de collines séparant la ville recueillie, somnolente, des riantes campagnes qui l'entourent, et je suis revenu de cette promenade solitaire le cœur serré et l'esprit attristé. Ces fortifications admirables, avec leurs épaulements, leurs glacis, leurs bastions qui n'ont plus de raison d'être; ces rues et ces ruelles jadis bruyantes et peuplées, aujourd'hui tranquilles et désertes; ces vastes églises, Saint-Jacques, sombre, sévère, rébarbative, Saint-Pierre, avec sa belle porte romane et son clocher à moitié reconstruit, sont autant de souvenirs d'un monde qui n'est plus.

A l'intérieur, ces hautes nefs sont dévastées. Des images grossières, des tableaux sans art, des christes barbares de dessin et d'exécution, remplacent sur leurs murailles les merveilles d'autrefois. Sous le clocher de Saint-Pierre, sous cette vieille tour romane, austère, vénérable, on a édifié un calvaire rocailleux, encombré de petits personnages, avec des ponts, des grottes et des portiques en coquillages, un calvaire, en un mot, tel que l'imaginerait un enfant. Et cette fantasmagorie puérile, qui indique un culte naïf et grossier, est rendue encore plus choquante par la grille du chœur, par un élégant bénitier et par la chaire, qui rappellent les bonnes époques.

On se dérobe à ce spectacle enfantin comme à un mauvais rêve. Quelques maisons anciennes, qu'on aperçoit encore dans les rues, viennent faire une heureuse diversion : un vieux *steen*¹ gothique, dans la rue de Lille, auquel on donne le nom superbe de « maison des Templiers »; plus loin, une façade de bois remontant au XIV^e siècle, et vis-

1. On donnait jadis le nom de *steen* (pierre) aux édifices construits en pierre de taille ou en briques, par opposition aux maisons en bois, qui formaient la grande majorité des constructions.

à-vis, une école gracieusement édifiée en briques de deux tons. Puis, quand on a tourné la rue, on rencontre la Boucherie, curieux édifice à double pignon, très estimé des archéologues, commencé au XIII^e siècle, fini au XV^e probablement, et qui, en dépit des révolutions et des années, a conservé non seulement son cachet, mais encore sa destination.

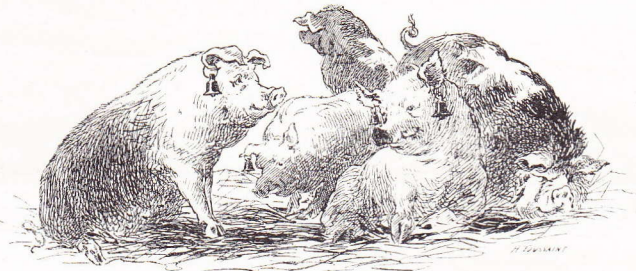


YPRES : LA BOUCHERIE

Les étaux sont toujours à leur place, comme il y a trois siècles, maculés de graisse, imbibés de sang, usés par le couteau. Aux murailles, on voit encore les armatures de crocs où pendent les demi-moutons et les quartiers de bœuf aux chairs ruisselantes. Parfois sur le seuil, un boucher, le couperet au côté, le nez au vent et le poing sur la hanche, le tablier retroussé et tacheté de grosses plaques d'un rouge sombre, semble dans la pénombre un revenant du vieil Ypres.

Ces notes discordantes, qui font tout d'un coup revivre les temps lointains, qui évoquent une époque dont les moindres petits faits sont devenus historiques, étonnent l'esprit et le déroutent, et l'on se sent comme dépaycé au milieu de ce présent calme et recueilli, parsemé des souvenirs d'un passé actif, turbulent et grandiose.

Après avoir parcouru la Boucherie, on fait le tour du bâtiment qui l'abrite, et on monte au premier étage. Là se trouve un musée. On y rencontre un peu de tout, excepté de l'ordre. Comme dans tous les musées de province, on y voit de bonnes choses et des choses médiocres, un éléphant et des tableaux, des coquillages et des instruments de torture, des oiseaux empaillés et le glaive qui, dit-on, a servi à décapiter le comte d'Egmont. Il y a encore des vieux meubles, des bois sculptés, des dessins curieux. Avec un peu de méthode, on arriverait à constituer une collection intéressante, et qui peut-être charmerait les voyageurs et les passants. Pour moi, j'avoue n'y avoir pas trouvé ce que je cherchais. Toutes ces curiosités, en effet, ne m'ont point guéri de la mélancolie qu'inspire, aux amis de la Flandre, la vue de cette ville jadis si fortunée, si hospitalière, si industrielle et si renommée, et aujourd'hui si injustement délaissée.



YPRES

Les pores de l'abbaye de Saint-Autoine.

HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.